LE TEMPS

danse Jeudi8 octobre 2009

Une forêt de perles pour Cendrillon

Par Marie-Pierre Genecand

Au Grand Théâtre de Genève, le Français Michel Kelemenis propose une version fluide et hors les murs du ballet de Prokofiev. La pauvrette est fille des bois et cousine des faunes. Charme d'un spectacle perlé comme la rosée

Cendrillon chez La Belle au bois dormant. Dans sa version du célèbre ballet composé par Prokofiev en 1945, le Français Michel Kelemenis sort Cendrillon de son galetas pour la transporter dans une forêt scintillante. Il transforme aussi la bonne fée en cinq charmes, sbires aux allures de faunes pailletés. Pour quelle danse? Une variation sur les entrelacs, motif de la chaîne anglaise plusieurs fois revisité où les danseurs du Ballet du Grand Théâtre coulissent les uns entre les autres comme on tisse les mailles d'un filet. De quoi exprimer la complication des liens dans la famille recomposée de Cendrillon. Et surtout, le tohu-bohu des corps, je te tiens, tu me tiens, à cet âge où cherche chacun cherche à plaire et à aimer.

Les colliers, les voiles, le bal: à chaque séquence, ses tours de passe-passe et ses courses de relais. Sur fond de facéties - les tutus pour les garçons, les chaussures rouges pour la galerie - la fluidité domine. Et trouve son terme dans la magnifique scène finale où Cendrillon dénudée devient sirène. Un bonheur pour les yeux, mais aussi pour les oreilles. Emmené par le dynamique Philippe Béran, l'Orchestre de la Suisse romande (OSR) scintille lui aussi entre vivacité et intériorité. La fameuse valse sombre, thème récurrent de Cendrillon, hante longtemps le spectateur captif.

Michel Kelemenis a eu raison d'accepter. Lorsque Philippe Cohen, directeur du Ballet du Grand Théâtre de Genève (BGT), lui a proposé de s'inscrire dans la lignée de Noureev et de Maguy Marin en créant son Cendrillon, le chorégraphe marseillais a d'abord hésité. Il craignait le coup médiatique et se méfiait de ce ballet de commande où le compositeur soviétique apparaît tenu, retenu par des impératifs chorégraphiques. De fait, le Cendrillon de Prokofiev est moins délié que les Images de Debussy qui ont servi de toile sonore à Image, pièce que Michel Kelemenis a présentée en novembre au programme du même BGT.

Mais, sur la scène du Grand Théâtre, les craintes de Kelemenis se révèlent infondées. Car sa version du ballet ne manque ni de fluidité, ni de liberté. Peut-être est-elle au contraire trop lisse par instants, trop légère dans son emballement. Mardi soir, le public de la première a applaudi, mais certains habitués regrettaient le manque d'intensité. Procès discutable. Avec sa rapidité, ses déhanchements et ses corps coulissants, le vocabulaire contemporain du Marseillais emprunte au modern jazz, d'où une impression de décontraction et de facilité. Du reste, le chorégraphe s'en moque astucieusement: dans le spectacle, les gardes du palais sont aussi les gardiens du temple avec leur partition néoclassique. Clin d'œil aux supposées attentes du public.

Pas de corset, donc, pour Kelemenis, mais un imaginaire débridé qui propulse Cendrillon (Yu Otagaki) dans une forêt perlée. La belle se réveille d'abord au pied de trois arbres brûlés, sur un tas de feuilles grises comme sa robe déchirée. Puis, grâce à l'intervention des charmes, cousins sophistiqués des faunes antiques, deux rideaux de perles déploient une forêt magique. Joliment kitsch, cette double

muraille permet le cache-cache amoureux entre le prince (Damiano Artale) et la promise dont la robe, à présent blanche et pailletée, rappelle les ailes brillantes brodées sur les fesses des faunes culottés.

L'affaire est donc légère et le pas cadencé. Réglé en une heure vingt, le ballet oppose le monde superficiel et coloré des invités à l'univers gris et solennel de la belle. Dès la scène des colliers, le paradigme est lancé. Les deux sœurs reçoivent chacune un tour de cou écarlate et s'emmêlent en tentant de l'accrocher. Et lorsque tous les prétendants veulent enfiler le chausson du mariage, il y a embouteillage de pieds nus sur la chaussée.

A l'inverse, Cendrillon est belle parce que singulière. Clouée au sol quand le prince l'approche, elle lui offre un corps raide et oblique quand les autres convives se seraient déjà liquéfiées. Bien sûr, la prude cédera ensuite, se précipitant tout entière dans les bras de son assaillant. Mais sa résistance est son panache, et la fin en haute mer confirme ce rôle de phare dans la nuit princière.

Cendrillon, jusqu'au 11 oct.,
au Grand Théâtre de Genève,
tél. 022/418 31 30, www.geneveopera.ch, 1h 20

LE TEMPS **© 2009 Le Temps SA**